

LES ANARCHISTES DANS LA RÉVOLUTION MEXICAINE

Dossier coordonné par:
Guillaume Davranche et David Doillon

Alternative Libertaire



Combattants à Tijuana

Les *Fuerzas Insurgentes* mêlaient Mexicains et volontaires états-uniens

Quand, entre 1917 et 1920, la Révolution russe a soulevé d'enthousiasme le cœur des révolutionnaires de tous pays, on a lu avec avidité les moindres nouvelles publiées dans la presse bourgeoise sur les soviets, la guerre civile, les collectivisations. Les informateurs fiables se faisant rares, on a disséqué les dépêches avec la plus pointilleuse circonspection, tâchant de lire, entre deux lignes de calomnies, les informations utiles à la cause. On s'est disputé sur la nature de la révolution – démocrate ou socialiste ? On a discuté du rôle exact des bolcheviks, des anarchistes, de leur politique d'alliance et de la nécessité d'une phase dictatoriale. On a prétendu se saisir des enseignements de la Révolution russe pour réviser les clivages traditionnels entre anarchisme, socialisme et syndicalisme.

Ces débats, qui agitèrent le mouvement libertaire entre 1917 et 1921, sont relativement bien connus. Ce qui l'est moins, c'est qu'ils avaient eu leur préfiguration en miniature avec la Révolution mexicaine débutée en novembre 1910. Cette guerre civile de plus de dix ans opposa de nombreuses tendances rivales : porfiristes, madéristes, villistes, zapatistes... Parmi elles, les « magonistes », des anarchistes qui n'eurent de cesse d'appeler le prolétariat des champs et des usines à combattre exclusivement pour ses propres intérêts.

Cent ans plus tard, la façon dont les magonistes ont tenté de peser sur le cours des événements invite encore les révolutionnaires à la réflexion.

DÉCEMBRE 1910: UNE PRISE D'ARMES AU CRI DE *TIERRA Y LIBERTAD*

**David Doillon,
avec Guillaume Davranche**

La Révolution mexicaine commença comme une insurrection civique contre la dictature. Les insurgés “magonistes”, déjà éprouvés par deux tentatives de soulèvement, entreprirent de la transformer en une révolution sociale. Pourquoi échouèrent-ils ? Quelle était leur stratégie ? Quelles furent leurs erreurs ?



Après la prise de Tijuana

Les *Fuerzas Insurgentes* sont contraintes, faute de finances et d'équipement, de rester l'arme au pied, pendant que les forces fédérales préparent la contre-offensive.

En ce mois de décembre 1910, les petites révoltes qui depuis un mois secouent le Mexique sont en train de se convertir en révolution. Le vieux général Porfirio Díaz, au pouvoir depuis trente-quatre ans, a été réélu président de la république en juin pour la 7^e fois. La fois de trop. L'opposition démocrate, lassée du trucage des urnes, a appelé à prendre les armes et a été entendue. Dans tout le pays, des groupes armés ont surgi,

menés soit par des dissidents de longue date, soit par des chefs locaux sans appartenance politique comme Pascual Orozco, Pancho Villa ou Emiliano Zapata.

Mais la révolution sera-t-elle uniquement politique, ou également économique et sociale ? De ce point de vue, deux tendances sont au coude à coude au sein de l'opposition. À droite, il y a le Parti antiréélectionniste de Francisco Madero, un grand bourgeois moderniste qui réclame simplement le départ de Díaz et la démocratisation du pays. À gauche, il y a le Parti libéral mexicain (PLM), dirigé par Ricardo Flores Magón, qui appelle à l'expropriation des capitalistes, à la socialisation des terres et des moyens de production.

DES ANARCHISTES À LA TÊTE DU PARTI LIBÉRAL

Le Parti libéral mexicain est alors le plus vieux pôle d'opposition à Díaz. Jesús et Ricardo Flores Magon ont fondé le périodique d'opposition *Regeneración* en août 1900. Dans son sillage ont surgi de nombreux cercles républicains, libres-penseurs et anticléricaux. Six mois plus tard, ils s'agrégeaient pour former le Parti libéral mexicain, sur un programme essentiellement de défense des libertés civiques. Grâce à ses dons d'orateur et à la qualité de sa plume, Ricardo Flores Magón en est devenu l'un des leaders.

Sous son influence, une partie du mouvement a durci ses positions, prenant une coloration sociale, défendant en particulier les petits paysans et les communautés indigènes spoliées. La répression n'a pas tardé, les peines de prison non plus et, dès la fin de 1903, Flores Magón et ses camarades ont pris la route de l'exil, tout en maintenant le contact avec les sections du PLM sur le territoire mexicain.

Aux États-Unis, ils ont poursuivi l'édition de *Regeneración* et ont découvert un mouvement ouvrier cosmopolite, riche en idées avancées. Ricardo Flores Magón a rencontré l'anarchiste Emma Goldman et s'est lié d'amitié avec Florencio Bazona, un Espagnol proche de Malatesta. Des liens ont également été noués avec les syndicalistes révolutionnaires des Industrial Workers of the World (IWW) ainsi qu'avec le Parti socialiste américain.



Au centre, Ricardo Flores Magón

Alberto Beltrán, *Persécution du Parti libéral par le régime de Díaz.*

Extrait de l'album collectif *450 años de lucha. Homenaje al pueblo mexicano*, Mexico, 1960.

À leur contact, la *junta* (comité directeur) du PLM en exil s'est radicalisée, basculant dans le socialisme révolutionnaire. *Regeneración*, introduit clandestinement au Mexique, a rencontré un écho croissant parmi la population laborieuse. Avec l'adhésion de groupes ouvriers de plus en plus nombreux, la composition sociologique du PLM s'est modifiée. Le 1^{er} juillet 1906, la *junta* en exil a publié son programme politique : réforme agraire, journée de huit heures, salaire minimum, instruction obligatoire...

Disposant désormais d'une bonne implantation et s'appuyant sur des groupes prêts à prendre les armes, le PLM a fomenté deux tentatives d'insurrection, en octobre 1906 puis en juin 1908. Deux échecs, faute d'argent et d'équipement, mais aussi en raison de la répression. Les autorités états-uniennes, mécontentes de ces hôtes turbulents, ont incarcéré dès 1907 une partie de la *junta* du PLM pour conspiration et violation des lois sur la neutralité des États-Unis vis-à-vis du Mexique.



Enrique Flores Magón (1877-1954)

Fidèle second de son frère, il fut une des chevilles ouvrières de *Regeneración*.
Après un conflit avec Ricardo, il se sépara du PLM en 1917 et rentra au Mexique en 1923.

Quand la *junta*, désormais en partie convertie à l'anarchisme, a été libérée en août 1910, la situation politique avait évolué. Il y avait désormais un deuxième pôle d'opposition, incarné par Madero, célèbre pour avoir osé se porter candidat à l'élection présidentielle face à Díaz. Ancien élève de HEC Paris et de l'université de Berkeley, en Californie, Madero n'a rien d'un « fils du peuple » mais il s'est rendu populaire en promettant une réforme agraire. Et il a un atout maître : l'argent. En plus de sa fortune personnelle, certains capitalistes états-unis et mexicains misent sur lui.

En octobre, le PLM préparait une troisième tentative insurrectionnelle quand un événement inattendu a bouleversé ses plans : Madero a appelé à l'insurrection pour le 20 novembre.

Afin de ne pas laisser les madéristes seuls dans la course, la *junta* recommande aux groupes du PLM déjà prêts d'en profiter pour prendre les armes. *Regeneración* publie dès *Instructions générales aux révolutionnaires*, véritable *vade mecum* insurrectionnel fondé sur les expériences de 1906 et 1908, qui annonce aussi la ligne politique à suivre : d'accord pour une alliance tactique, sur le terrain, avec les madéristes, mais en aucun cas il n'y a d'alliance politique entre le PLM et le Parti antiréélectionniste. Au contraire, les partisans libéraux devront tout mettre en œuvre

pour attirer les révoltés madéristes à leur cause, celle de la révolution sociale.¹ Une fois que le soulèvement aura pris de l'ampleur, ils devront sans délai répartir les terres entre les paysans pauvres.

Comme pour les insurrections de 1906 et de 1908, la *junta* de Los Angeles se chargera de la coordination, centralisera les fonds collectés et les redistribuera, achètera armes et munitions et les fera convoier aux *Fuerzas Insurgentes* (Forces insurgées) sur le terrain. Des délégués seront envoyés dans tout le pays afin de transmettre les informations. Chaque unité élira ses propres chefs.

La *junta* s'occupera également de la propagande, en particulier au moyen de *Regeneración*. Ce journal, composé de 3 pages en espagnol, et d'une 4^e en anglais – il disposera même d'une édition en italien entre juillet et octobre 1911 – et dont le tirage dépasse alors les 20.000 exemplaires, sera un outil indispensable pour faire connaître le PLM et lui assurer un soutien international.



Ricardo Flores Magón (1874-1922)

Pionnier de l'opposition à la dictature et introducteur de l'anarchisme au Mexique, il mourut – sans doute assassiné – dans une geôle états-unienne.

Cependant, le soulèvement général prévu par Madero piétine. Il faut attendre la seconde moitié de décembre pour que la révolution prenne de la vigueur. Quant à la campagne orchestrée par la *junta* du PLM, elle ne commence véritablement que le 19 décembre. Dirigés par Práxedes Guerrero, une vingtaine de partisans franchissent la frontière près de Ciudad Juárez. Ils s'emparent de trains, de villages et, en l'espace

¹ *Regeneración*, 7 janvier 1911.

d'une semaine, agrègent des centaines de volontaires. La troupe se divise alors en plusieurs colonnes qui se répandent dans le Chihuahua.

Au mois de janvier 1911, la révolte s'étend encore. Selon *Regeneración*, des guérillas libérales sont en activité dans les États de Sonora, Chihuahua, Coahuila, Tlaxcala, Veracruz, Oaxaca, Morelos et Durango. Dans le Veracruz et le Tabasco, les colonnes libérales agissent de concert avec les troupes antiréélectionnistes. Dans la nuit du 19 au 20 janvier, une nouvelle colonne libérale débute ses opérations près de Ciudad Juárez, en combinaison avec un groupe madériste. Le 22, les troupes coalisées des antiréélectionnistes et des libéraux défont les troupes fédérales à Galeana.

TENTATIVE DE BASE ROUGE EN BASSE-CALIFORNIE

Le 29 janvier, une vingtaine de militants libéraux conduits par José María Leyva et Simon Berthold s'emparent de Mexicali, en Basse-Californie. Cette victoire, alors l'une des plus importantes remportées sur la dictature porfiriste, ébranle le régime. Mexicali n'est qu'un bourg de quelques centaines d'âmes, mais elle se situe au cœur d'une région économique-clé : la Mexicali Valley, une région agricole en plein développement où plusieurs magnats états-uniens possèdent des terres et des entreprises. Son contrôle peut également avoir des conséquences sur l'Imperial Valley, qui en est la continuation en territoire états-unien, et dont les ressources dépendent des travaux d'irrigation réalisés dans la partie mexicaine. La prise de Mexicali entraîne donc une large couverture médiatique des deux côtés de la frontière.

Pour la *junta*, ce succès constitue un premier pas vers deux objectifs stratégiques. Dans un premier temps, il met potentiellement la région à la merci du PLM. L'idée n'est pas d'y exproprier les magnats états-uniens – pas encore –, mais de les obliger à « acheter » leur tranquillité et obtenir ainsi de l'argent – ce nerf de la guerre qui a fait cruellement défaut lors des précédentes insurrections.

Dans un second temps, le PLM vise la conquête de toute la péninsule. Elle pourrait ainsi servir de base pour répandre la révolution et soutenir les unités libérales des autres régions. La *junta* viendrait s'y installer pour diriger les opérations.



Ralliés

Deux déserteurs de l'US Army ayant rejoint les insurgés magonistes

Dans cette première phase du conflit, le souffle révolutionnaire est, pour beaucoup, entretenu par les victoires des colonnes du PLM, menées par des vétérans des soulèvements précédents. Les groupes proprement madéristes remportent, eux, peu de succès. Dans le Chihuahua, principal foyer d'insurrection, seules les troupes de Pascual Orozco égalent les victoires du PLM. L'envoyé du *New York Herald* écrit alors que dans cet État, *“parmi les révolutionnaires, la moitié est favorable à Flores Magón.”*

Aux États-Unis, le PLM reçoit le soutien des organisations ouvrières, socialistes, syndicalistes ou anarchistes. Des personnalités comme l'écrivain Jack London prennent position en sa faveur.² L'information commence à circuler de par le

² Sa nouvelle *Le Mexicain*, publiée le 19 août 1911 dans *The Saturday Evening Post*, raconte l'histoire d'un jeune Mexicain qui participe à des combats de boxe pour financer le PLM. À lire aux éditions Libertalia.

monde. Les magonistes ont, pendant ce court laps de temps, le vent en poupe, alors que les madéristes sont à la peine. La situation va bientôt changer.

MADERO REPREND LA MAIN

Le 15 février, Madero se replace au centre du jeu : il traverse la frontière et parvient sans encombre jusqu'au village de Guadalupe, grâce à une escouade du PLM que Prisciliano Silva a envoyé à son secours.



Práxedes Guerrero (1882-1910)

Opposant réfugié aux Etats-Unis, il édita le journal *Alba Roja*, puis intégra la junta du PLM en exil en 1908. Il fut tué le 30 décembre 1910 la tête d'une unité libérale.

Or, dès le lendemain, après s'être assuré du ralliement d'un autre commandant du PLM, Francisco Madero déclare prendre le commandement de toutes les forces révolutionnaires du pays, et fait arrêter Silva qui refuse de le reconnaître comme président provisoire du Mexique. Il fait désarmer et arrêter les libéraux récalcitrants. Le PLM accuse le coup. Le 25 février, *Regeneración* titre à la une : “*Francisco I. Madero est un traître à la cause de la liberté.*”

La situation révèle surtout qu'il y a un vrai décalage entre la *junta* en exil à Los Angeles – clairement anarchiste – et ses groupes armés au Mexique. Sur le terrain en effet, la situation est parfois floue : les groupes armés antiporfiristes sont solidaires, d'anciens libéraux soutiennent à présent Madero et des soldats madéristes fraternisent avec les insurgés magonistes. De plus, plusieurs guérillas qui ont spontanément surgi

dans le pays sont encore indépendantes. Certaines sont dirigées par d'anciens du PLM qui ont perdu le contact avec la *junta* ou ne l'ont pas suivie dans son évolution politique.

LE PLM DIVISÉ ET CALOMNIÉ

Dans la lutte pour l'hégémonie, tous les moyens sont bons. Outre l'arrestation de Silva, Madero fait dénoncer des militants magonistes aux autorités états-uniennes, mais aussi mexicaines. Profitant des difficultés de communication entre la *junta* et ses partisans en territoire mexicain, des agents maderistes multiplient les rumeurs d'alliance entre les deux mouvements. Dans le Veracruz, un manifeste circule affirmant que les deux partis sont unis et que Flores Magón a accepté la vice-présidence, au côté de Madero. De nombreux membres ou sympathisants du PLM se laissent ainsi bernés. Dans le Veracruz et le Tabasco, plusieurs groupes basculent ainsi du côté maderiste.

Désormais les ponts sont coupés entre Madero et le PLM. La *junta* fait circuler de nouvelles instructions stipulant qu'en aucun cas les forces des deux camps ne doivent s'unir. Néanmoins, sur le terrain, de nombreuses unités l'ignorent.

Il faut dire que les positions de la *junta* entraînent des dissensions au sein du PLM, entre l'aile radicale, anarchiste, et l'aile plus modérée. Certains accusent la *junta*, par son intransigeance, d'affaiblir l'unité de la lutte antiporfiriste. D'autres lui reprochent des revendications trop extrémistes. Antonio I. Villarreal, figure historique du PLM, s'en sépare à son tour et rejoint Madero. Cette rupture annonce le départ de l'aile réformiste du parti et une hémorragie des effectifs. Quelques semaines plus tard, des ex-libéraux, parmi lesquels Villarreal, publient un manifeste dénonçant la "*politique absurde et antirévolutionnaire*" de la *junta*. Selon eux, l'instauration d'un régime démocratique permettra, ultérieurement, des conquêtes sociales. Le PLM, en revanche, s'en tient au principe qu'il "*vaut mieux faire en une révolution ce que l'on devrait faire en deux*"³: la révolution sociale est indissociable de la révolution politique.⁴

³ *Regeneración*, 28 janvier 1911.

⁴ Notons l'analogie avec les débats de la Révolution espagnole en 1936-1939. Alors que les anarchistes voulaient mener de front la guerre et la révolution, la faction stalino-bourgeoise voulait différer les réformes sociales au nom de la priorité à la guerre.



Librado Rivera (1864-1932)

Enseignant, anarchiste, il fut un des piliers de la junta du PLM.
Emprisonné de 1918 à 1923 aux Etats-Unis, il fut ensuite extradé au Mexique
où il rejoignit le groupe anarchiste Los Hermanos Rojos.

Trois mois après le début de l'insurrection, la situation se complique pour le PLM. Le 6 mars, Washington déploie 20.000 soldats le long de la frontière pour empêcher le passage de combattants et la contrebande d'armes. Au Mexique, les libéraux progressent dans plusieurs États – Basse-Californie, Chihuahua, Sonora, Oaxaca, Veracruz, Zacatecas, Durango – mais ils ne peuvent empêcher la montée du mouvement madériste.

Un nouveau coup dur survient le 15 avril à Gúzman, dans le Chihuahua. Huit chefs libéraux qui, malgré les instructions de la *junta*, avaient poursuivi leur collaboration avec les madéristes sont arrêtés et 147 de leurs hommes désarmés. Sans avoir tiré un seul coup de feu, Madero vient de mettre en déroute une part importante des forces libérales.

Parallèlement, le PLM doit faire face aux calomnies. La presse états-unienne et mexicaine répandent les rumeurs les plus folles concernant l'expédition de Basse-Californie. D'un côté, on la présente comme une chevauchée de bandits qui menacent les investissements dans la région. De l'autre, on suppose qu'elle est instrumentalisée par des capitalistes yankees qui souhaitent l'annexion de la péninsule par les États-Unis. La rumeur est alimentée par les déclarations d'un businessman californien en mal de publicité, Dick Ferris, qui fait savoir dans la presse qu'il aurait de grands projets pour la Basse-Californie si elle prenait son indépendance, avant d'intégrer éventuellement les

États-Unis. Pour une partie de la presse, le rapprochement est tentant, et elle ne va pas tarder à faire comme si Ferris et le PLM avaient partie liée, au grand dam de la *junta*. Au Mexique, cette rumeur va faire beaucoup de mal au Parti libéral. Cela fait en effet plusieurs décennies que l’Oncle Sam lorgne sur la Basse-Californie. La presse mexicaine va donc se déchaîner contre les magonistes au nom de la défense de l’intégrité nationale.

ENLISEMENT EN BASSE-CALIFORNIE

Il faut dire que, sur le terrain, l’aspect de l’armée libérale prête à confusion. Sa composition donne, malgré elle, l’apparence d’une invasion “flibustière”, selon le terme employé par la presse mexicaine. En effet, même si elle compte des Mexicains, parmi lesquels des Indiens cucapá, kiliwa et paipai, les *Fuerzas Insurgentes* sont également composées de *Gringos* en nombre croissant. Parmi eux, des anarchistes et des syndicalistes révolutionnaires des IWW, des socialistes, mais aussi des « soldats de fortune » en quête d’une cause à rallier. Or, la cohabitation s’avère délicate. Les Yankees acceptent mal l’autorité de leurs supérieurs mexicains. Début mars, après une violente dispute, la *junta* consent à la création d’une *Secunda División de las Fuerzas Insurgentes*, la “division étrangère”, composée dans sa quasi-totalité de volontaires étrangers, et qui, bien qu’indépendante, reste théoriquement soumise à la première division.



Soldats des *Fuerzas Insurgentes* à Tijuana.

Exclusivement des *Gringos*.
La disproportion entre volontaires états-uniens
et combattants mexicains sera une des causes de l’échec.

Cette situation n'est pas sans conséquences. Les expropriations, parfois brutales, auxquelles se livrent les *Fuerzas Insurgentes*, justifiées par le PLM⁵, sont vécues comme du racket. Difficile de recruter dans la population locale qui ne se reconnaît guère dans l'armée libérale et s'enfuit à son approche. Et difficile, par conséquent, d'y réduire l'importance des *Gringos*.

L'éloignement de la *junta*, le manque d'argent et d'équipement, le déséquilibre entre combattants mexicains et volontaires internationaux, l'instabilité du commandement mais aussi le manque de formation idéologique des cadres sur le terrain expliquent le caractère erratique de cette campagne qui se terminera par une cuisante défaite.

CONTINUER MALGRÉ TOUT ?

Alors que le PLM est distancé par les forces madéristes, et que la campagne s'enlise en Basse-Californie, pourtant seul État où il domine, un tournant dans le conflit va mettre les magonistes dos au mur. Le 10 mai, après une bataille de trois jours, les forces conjointes de Pascual Orozco, Francisco Villa et de quelques contingents libéraux s'emparent de Ciudad Juárez. Dès le 15, Porfirio Díaz consent un cessez-le-feu et, le 21 mai, il signe un traité de paix avec Madero. Il prévoit la démission du vieux général puis des élections démocratiques. Madero triomphe. Officiellement, la révolution est finie, tout le monde doit rendre les armes. Que va faire le PLM ?

De Los Angeles, Magón et ses camarades en sont convaincus : ce traité de paix révèle la peur aussi bien de Madero que de Díaz qu'un flot populaire devenu incontrôlable balaye le capitalisme. Et, de fait, dans tout le pays, des groupes d'ouvriers, de mineurs, de paysans et d'Indiens exproprient les haciendas, fusillent les autorités, libèrent les prisonniers, brûlent les archives publiques, judiciaires et les titres de propriété. Trois jours après la signature du traité de paix, *Regeneración* déclare donc que le PLM ne dépose pas les armes et continuera la lutte jusqu'à la victoire totale des revendications prolétariennes.

Mais cette position intransigeante de la *junta* de Los Angeles reflète-t-elle l'état d'esprit sur le terrain ? En fait, parmi les insurgés, l'heure est à la remise en question. Beaucoup considèrent que les objectifs affichés par le PLM sont hors d'atteinte, au moins dans l'immédiat. L'espoir naît qu'un nouveau régime,

⁵ Dans ses "Instructions générales aux révolutionnaires", le PLM prévoyait l'expropriation des biens pour les besoins de la lutte, en échange de bons, théoriquement remboursables après la victoire.

démocratique, permettra d'atteindre progressivement un état social plus juste. C'est la position qu'adopte le Parti socialiste américain qui retire son soutien au PLM et l'accorde désormais à Madero. À présent, seuls les anarchistes et quelques syndicats des IWW appuient les magonistes.

C'est dans ce climat d'incertitude que survient l'épisode pathétique de la République indépendante de Basse-Californie. Désorientée, la *Secunda División* laisse un de ses chefs proclamer l'indépendance de la péninsule, avec l'appui intéressé de l'affairiste Dick Ferris et l'objectif avoué d'une annexion par les États-Unis. Bien que la *junta* rétablisse l'ordre en moins de quarante-huit heures, le mal est fait. La presse mexicaine et états-unienne a fait ses gros titres sur l'affaire. À Mexico, le nouveau pouvoir accuse le PLM de trahison à la patrie et prépare la contre-attaque.

L'HALLALI

Le 6 juin, le gouvernement mexicain obtient l'autorisation de Washington de faire passer 1.500 soldats via le territoire des États-Unis pour reconquérir la Basse-Californie. Néanmoins, avant d'utiliser la force, il tente une ultime conciliation. Le 13 juin, une délégation composée d'ex-libéraux, dont Juan Sarabia et Jesús Flores Magón – l'aîné des trois frères –, propose aux militants de Los Angeles d'abandonner la lutte armée et d'entrer au gouvernement. Refus catégorique. Le lendemain, Enrique et Ricardo Flores Magón, Anselmo L. Figueroa et Librado Rivera sont arrêtés par les autorités états-uniennes, accusés de violation des lois de neutralité.

Les émissaires de Madero ont plus de chance à Mexicali. La délégation menée par un autre rallié de taille, José María Leyva, parvient à un accord le 18 juin. Les 150 insurgés déposent les armes et sont indemnisés.

Trois jours plus tard, à Tijuana, Leyva ne parvient pas en revanche à convaincre Jack Mosby et ses hommes. Ce sera donc l'affrontement. Le 22 juin, environ 600 soldats fédéraux attaquent la ville défendue par 230 volontaires. Les magonistes sont battus à plate couture. Les combattants en déroute repassent la frontière et se rendent aux autorités états-uniennes. Ils seront parqués quelques temps dans un camp avant d'être libérés – excepté plusieurs déserteurs de l'armée US qui seront condamnés.

C'était l'hallali. Dans le reste du pays, les unités libérales qui n'ont pas rendu les armes sont implacablement éliminées.

ENVERS ET CONTRE TOUT

Malgré les défaites du PLM sur le territoire mexicain, la *junta* de Los Angeles ne se décourage pas. Libéré sous caution le 23 juin, Ricardo Flores Magón repart à la charge. Le 23 septembre 1911, *Regeneración* publie un manifeste programmatique remplaçant celui de 1906, dans lequel la *junta* réaffirme les objectifs du PLM : lutte contre l'autorité, le clergé et le capital et instauration du communisme anarchiste, même si le terme n'est pas énoncé.

Le manifeste n'a cependant pas l'écho escompté, et la *junta* se voit de plus en plus isolée. À Mexico, ses anciens membres historiques, parmi lesquels Juan Sarabia, Antonio I. Villarreal et Jesus Flores Magón, constituent un « comité de réorganisation du PLM » fidèle à l'esprit modéré du programme de 1906. Il publie même, entre juin et décembre 1911, un nouveau *Regeneración*, qualifié par Ricardo Flores Magón de *Degeneración*. Enfin, en juin 1912, les membres de la *junta* passent en procès pour violation des lois de neutralité. Ils sont condamnés à vingt-trois mois de prison.

La paix conclue en mai 1911 ne durera finalement que quelques semaines. Madero ayant trahi ses promesses sociales, plusieurs guérillas – dont la plus connue est celle d'Emiliano Zapata – reprendront les armes au cri de « Tierra y Libertad ». Madero lui-même sera renversé et assassiné en février 1913, ouvrant une ère de forte instabilité gouvernementale marquée par une succession de coups d'États. Mais Magón avait vu juste. La question sociale, irréductiblement, reviendra sur le devant de la scène. Quand il sera libéré, en janvier 1914, il reprendra aussitôt la plume pour mener le combat.

Critiquant les régimes successifs, il dénoncera l'instrumentalisation des classes populaires par les différentes factions de la bourgeoisie en lutte. Francisco Villa sera ainsi qualifié de « *chien de la bourgeoisie* ». Seuls trouveront grâce à ses yeux les paysans zapatistes qui, bien que ne se revendiquant pas anarchistes, agissent comme tels en expropriant les grands propriétaires terriens.

Le PLM, lui, se désagrège peu à peu. Jusqu'en 1914, quelques groupes armés magonistes continuent la lutte au Mexique. Mais l'activité du parti est de plus en plus circonscrite au sud des États-Unis et à l'édition de *Regeneración*. Le 21 mars 1918, suite à la publication d'un manifeste appelant à la révolution mondiale, Ricardo Flores Magón et Librado Rivera seront arrêtés pour espionnage et sédition et condamnés respectivement à vingt et quinze ans de prison. *Regeneración* disparaîtra alors définitivement et, avec lui, le mouvement magoniste.

LES CAUSES D'UNE DÉFAITE

Pourquoi cet échec du PLM ? Les raisons en sont multiples. La première réside dans le décalage croissant entre les positions politiques de la *junta*, clairement anarchistes et celles de ses groupes en territoire mexicain, plus modérées.

La tactique de la direction du PLM, de ne pas affirmer plus tôt ses convictions libertaires afin de rassembler largement contre Díaz, n'a fonctionné qu'à moitié. Si elle a permis à la contestation de se développer jusqu'à renverser la dictature, elle n'a pas ouvert la voie, comme le souhaitait Magón, à la révolution sociale. Confiant dans le « socialisme spontané » des masses, il espérait que la révolution se radicaliserait d'elle-même, une fois le peuple armé par les minorités agissantes.

Les magonistes ont donc favorisé l'organisation de mouvements insurrectionnels et donné la priorité au "militaire", au détriment de la formation politique de ses membres. Les conséquences ? D'une part, le manque d'unité idéologique du PLM a favorisé les nombreuses scissions et désertions.⁶ De l'autre, l'empressement de la *junta* à déclencher des soulèvements dès 1906 puis 1908 lui a attiré les foudres des autorités états-uniennes. Quand débute la révolution, en 1910, de nombreux militants parmi les plus actifs sont morts ou en prison.

Avec l'affirmation progressive de son anarchisme, la *junta* du PLM s'est retrouvée dans une position d'avant-garde, et sa base s'est rétrécie, avec le temps, à la classe ouvrière « consciente », cosmopolite, du sud des États-Unis. Au Mexique, le mouvement ouvrier alors en formation était trop faible pour peser de manière décisive sur les événements. Les masses paysannes difficilement pénétrables par la propagande en raison des conditions d'exploitation – encadrement dans les haciendas, analphabétisme – ne pouvaient, quant à elles, être seules motrices d'une révolution libertaire.

⁶ Elles ne furent cependant pas propres au magonisme, la Révolution mexicaine et ses acteurs se caractérisant par un sens élevé de l'opportunisme politique.



Antonio I. Villarreal (1879-1944)

Enseignant, réfugié aux Etats-Unis, il fut l'un des fondateurs de la junta Du PLM. Mais, jugeant son évolution trop radicale, il rejoignit Madero et mena ensuite une longue carrière consulaire et ministérielle.

Le PLM a donc difficilement recruté et n'a pu résoudre le problème de la surreprésentation, en particulier en Basse-Californie, des volontaires états-unis. Dans ces conditions, la *junta*, absente du terrain car considérant comme primordiale l'édition de *Regeneración* à Los Angeles, n'a pu imposer une ligne politique claire, qui aurait pu prévenir le délitement de ses forces.

Ce manque de clarté a également entaché sa réputation. Le caractère anarchiste ou non du PLM a alimenté de nombreux débats et a freiné la solidarité internationale qui, malgré quelques velléités ici ou là, s'est révélée insuffisante. Les magonistes ne comptant que sur la solidarité des travailleurs, c'est-à-dire bien peu face aux millions de dollars dont disposait Madero, les ressources financières ont fait cruellement défaut. Les armes, réclamées à cor et à cri par les troupes, ne sont arrivées qu'au compte-gouttes, entravant leur progression et favorisant les désertions.

Au final, les magonistes ont échoué à donner à la révolution le cours qu'ils souhaitaient. Malgré tout leur apport aura été fondamental. Outre leur contribution à la chute de la dictature de Díaz, ils ont permis, en diffusant leurs idées égalitaires, la radicalisation des revendications populaires et influencé de nombreux secteurs en lutte, des paysans zapatistes aux ouvriers des villes qui ont formé les premiers syndicats sur une base révolutionnaire. Aux États-Unis, leur action est à l'origine des mouvements de lutte postérieurs des Chicanos. Enfin, aujourd'hui encore, à Mexico comme à Oaxaca, le magonisme et son imaginaire alimentent les luttes anti-autoritaires.

CHRONOLOGIE ET CARTOGRAPHIE DE LA CAMPAGNE DE BASSE-CALIFORNIE



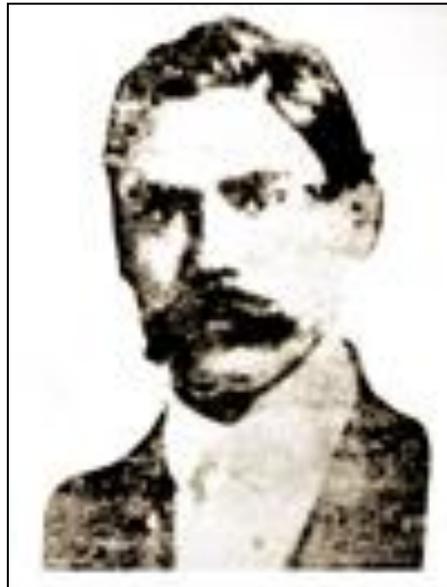
La carte des opérations en Basse-Californie.

20 novembre 1910 : Début de l'insurrection contre la réélection de Díaz à l'appel de Francisco Madero. Le Parti libéral mexicain (PLM) appelle ses partisans à prendre les armes.

SUCCÈS INITIAL

29 janvier 1911 : Une vingtaine de combattants du PLM s'emparent de Mexicali. Ils sont dirigés par le *general en jefe de las Fuerzas Insurgentes* José Maria Leyva, et son lieutenant Simon Berthold. Une partie de la population se réfugie à Calexico. De Mexicali, les insurgés menacent directement les riches domaines agricoles et les installations hydrauliques dont dépendent les agriculteurs états-uniens

de l'Imperial Valley. L'événement fait la une de la presse des deux côtés de la frontière.



José María Leyva (1877-1956)

Après s'être emparé de Mexicali, il est destitué par ses hommes.
Rallié à Madero, il fera carrière dans l'armée mexicaine.

30 janvier : Rejoint par de nombreux volontaires venus des États-Unis, le groupe atteint bientôt 80 hommes. Une colonne de 150 soldats fédéraux dirigée par le colonel Celso Vega quitte Ensenada pour aller la repousser.

5-14 février : Déclarations tapageuses à la presse de Dick Ferris. Ce businessman californien extravagant, qui dit compter sur le soutien de financiers états-uniens, annonce son projet d'une Basse-Californie indépendante. Il veut recruter 1.000 hommes pour s'emparer de la péninsule. Début des rumeurs amalgamant Dick Ferris, le PLM et la possible annexion de la Basse-Californie par les États-Unis.

15 février : La troupe fédérale de Celso Vega est repoussée par les insurgés devant Mexicali. Enthousiasme des révolutionnaires. Les volontaires sont bientôt près de 200 dans la ville.

16 février : Le socialiste américain John Kenneth Turner visite Mexicali où il apporte une livraison d'armes.

21 février : Un détachement d'une trentaine d'États-Uniens, dirigé par l'ex-sergent William Stanley, s'empare de la douane de Los Algodones, à l'est de Mexicali, et la pille. L'action, menée sans l'accord de Leyva, entraîne un conflit entre Yankees et Mexicains.

22 février : José Maria Leyva et Simon Berthold déclarent à la presse états-unienne vouloir, selon une formule socialiste à la mode à l'époque, fonder un « *cooperative commonwealth* » en Basse-Californie. Les journalistes en concluent qu'ils veulent instaurer une République indépendante. Les insurgés sont à présent 300 à Mexicali, dont deux tiers de *Gringos*.

1^{er} mars : Une nouvelle colonne libérale, dirigée par Francisco Vázquez Salinas et Luis Rodriguez, traverse la frontière et campe près de Tecate. Elle recrute des partisans et fait des réquisitions dans les fermes des environs, au grand dam des *rancheros*.



Un train réquisitionné par les Fuerzas insurgentes.

L'unique voie ferrée de la région appartient à la Southern Pacific (États-Unis)

3 mars : Au sein des *Fuerzas Insurgentes*, la cohabitation entre Mexicains et *Gringos* se tend. L'inactivité et l'indécision sur les objectifs engendrent des conflits. Au cours d'une violente dispute, William Stanley essaie de faire destituer José Maria Leyva.

Simon Berthold l'en empêche. Désarroi et désertions s'ensuivent. José Cardoza part avec un petit groupe guerroyer dans le Sonora. Stanley part à Los Angeles pour convaincre la *junta* de le laisser mener une expédition indépendante.

6 mars : 20.000 soldats US sont déployés le long de la frontière.

8 mars : Le 8^e bataillon d'infanterie fédérale, dirigé par le colonel Mayol, débarque à Ensenada. Son objectif est d'aller sécuriser les installations hydrauliques de l'Imperial Valley. Les dommages que pourraient causer les rebelles mettraient en péril l'économie de la région et risqueraient de justifier une intervention militaire US.

12 mars : À la tête de 20 hommes, Luis Rodríguez s'empare de Tecate. William Stanley, nommé par la *junta* commandant d'une *Secunda División de las Fuerzas Insurgentes*, la « division étrangère », réinvestit la douane de Los Algodones avec ses hommes, essentiellement des Yankees. Fin mars, ils seront une centaine.

15 mars : Leyva et Berthold quittent Mexicali avec environ 200 hommes pour aller aux devants du 8^e bataillon d'infanterie en provenance d'Ensenada. Francisco Quijada reste à la tête d'une petite garnison à Mexicali.

PREMIERS REVERS



Soldats mexicains

Seuls 27 fédéraux sous-équipés gardent la frontière au nord de la Basse-Californie.
Impossible pour eux de résister à l'assaut des insurgés

17 mars : Le 8^e bataillon fédéral prend de court Leyva et Berthold et atteint Tecate, d'où il chasse les libéraux.

18 mars : Tensions à Mexicali. La nuit précédente, une attaque a été déjouée à Los Algodones. Une autre serait prévue contre Mexicali. Plusieurs individus suspects sont fusillés.

23 mars : La colonne de Berthold et Leyva échoue à reprendre Tecate, bat en retraite et se divise. Leyva repart à Mexicali avec 145 hommes. Berthold, avec 55 hommes, descend vers les mines d'El Alamo. En route, il est blessé par un tireur embusqué.

24 mars : Leyva arrive à Mexicali. Son autorité est à nouveau mise en question par les Yankees, qui lui attribuent la perte de Tecate. Certains rejoignent le groupe de Berthold.

27 mars : Berthold s'empare d'El Alamo. La petite ville minière est saccagée, les machines détruites, les archives brûlées.

31 mars : José María Leyva est démis de ses fonctions et est remplacé par Francisco Vásquez Salinas.

1^{er} avril : Porfirio Díaz qualifie le mouvement de Basse-Californie de « *flibustier* ». Antonio de P. Araujo est dépêché par la *junta* à Los Algodones puis à Mexicali pour inspecter les troupes et tenter d'apaiser les conflits entre combattants mexicains et yankees.

6 avril : Stanley et la *Secunda División* quittent Los Algodones pour renforcer Mexicali et, au passage, dévalisent plusieurs fermes.

8 avril : Désobéissant à Vásquez Salinas, la *Secunda División* lance une attaque contre le 8^e bataillon fédéral, qui campe aux abords de Mexicali. Défaite. William Stanley est blessé.

9 avril : Stanley succombe à ses blessures. Il est remplacé par Caryl Ap Rhys Pryce, un « soldat de fortune » gallois, qui aussitôt accuse Vázquez Salinas d'avoir trahi Stanley en ne lui portant pas secours. Son élection accentue les tensions au sein des *Fuerzas Insurgentes* et, bien que Salinas reste officiellement *general en jefe*, le pouvoir passe aux mains des Yankees et en particulier de Pryce.

13 avril : Simon Berthold meurt à El Alamo de l'infection de sa blessure. L'élection du nouveau commandant, Jack Mosby, provoque un conflit. Emilio Guerrero et son groupe d'Indiens quittent le groupe et vont opérer plus au sud.

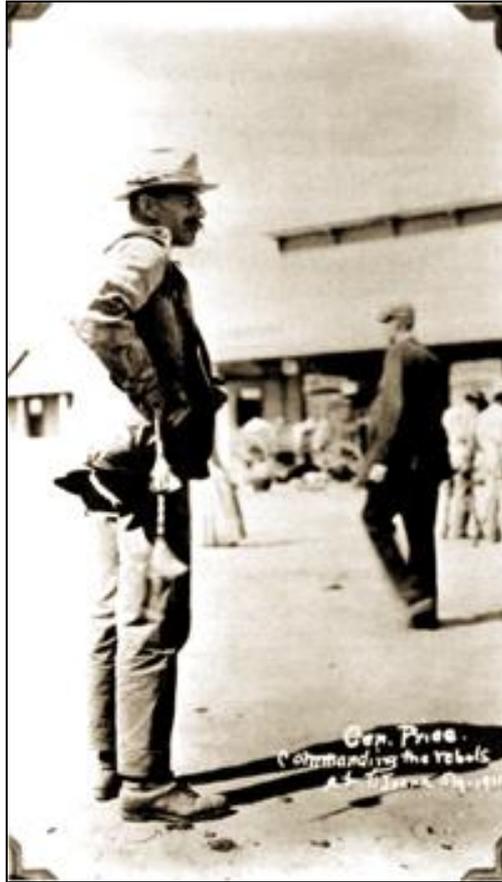
18 avril : la junte fait convoier par les IWW de Holtville un chargement d'armes pour les troupes libérales de Mexicali.

23 avril : Ricardo Flores Magón enjoint par courrier Rhys Pryce à aller chasser le 8^e bataillon fédéral qui surveille les ouvrages hydrauliques de la Mexicali Valley. S'il y parvient, le PLM pourra exercer des pressions sur certains magnats états-uniens et espérer leur soutirer de l'argent. Mais Pryce ne suit pas cette recommandation et, en accord avec Jack Mosby, décide de reprendre Tecate, puis de s'emparer de Tijuana.

LE SURSAUT : TIJUANA

Fin avril-1^{er} mai : Francisco Vázquez Salinas est arrêté à Los Angeles où il était venu rencontrer la *junta*. Francisco R. Quijadas est nommé *general en jefe*. Un accrochage a lieu à El Carrizo entre un détachement fédéral et Jack Mosby, en route vers Tecate avec 50 hommes. Mosby, blessé, est transporté de l'autre côté de la frontière. Le commandement passe à Sam Wood qui, avec une centaine d'hommes, occupe Tecate.

Début mai : Rhys Pryce, avec 150 hommes, rejoint la troupe de Sam Wood à Tecate. Reste à Mexicali une garnison de 75 hommes dirigés par Francisco Quijadas. À la même période, le petit groupe d'Emilio Guerrero réinvestit El Alamo, et s'empare de plusieurs petits villages des environs, parmi lesquels San Quintín, Santo Tomás, San Telmo et Santa Catarina.



Le général Rhys Pryce

Cet aventurier gallois conduit la prise de Tijuana mais est pris de la folie des grandeurs

9 mai : Après de durs combats occasionnant de lourdes pertes, la *Secunda División* s’empare de Tijuana. La ville, pense Pryce, permettra peut-être de générer des recettes financières qui font cruellement défaut aux Fuerzas Insurgentes. Cette bourgade d’un millier d’habitants, reliée à San Diego par le chemin de fer, est un lieu de loisir pour les voisins états-uniens qui viennent régulièrement y dépenser leur argent dans les casinos, les saloons et au champ de courses – une activité alors prohibée en Californie. La ville est pillée par les insurgés et des badauds états-uniens ayant traversé la frontière. Cette victoire suscite à nouveau l’enthousiasme et de nombreux étrangers, parmi lesquels 30 déserteurs de l’armée US, rejoignent l’armée libérale.

Dans les jours qui suivent, Pryce instaure une sorte d’économie touristique de guerre à Tijuana. Pour 25 cents, les États-Uniens peuvent visiter les lieux des combats ; les saloons et les casinos tournent à plein et les insurgés prélèvent les taxes, ce qui permettra à la *Secunda División* d’envoyer au total 850 \$ à la *junta*. Pryce lui réclame l’achat d’une mitrailleuse, que la *junta* promettra mais n’enverra pas.

LA CONFUSION

10 mai : Prise de Ciudad Juárez par les madéristes, qui sonne le glas du régime Díaz.

14 mai : À Tijuana, Pryce ne nie pas au reporter du *San Diego Union* qu'il serait assez favorable à un rattachement de la Basse-Californie aux États-Unis. La campagne de presse sur le caractère annexionniste de l'expédition reprend de plus belle. En fait Pryce, starisé par les médias, devient de plus en plus incontrôlable. Il fera des déclarations similaires au *San Francisco Chronicle* le 1^{er} juin, au *Los Angeles Express* le 5 juin et au *New York Times* le 6 juin. Traversant régulièrement la frontière, il déjeune dans les meilleurs restaurants de San Diego et noue des contacts avec l'affairiste Dick Ferris.

15 mai : Cessez-le feu entre Díaz et Madero.

20 mai : La *junta* lance un appel à immigrer en Basse-Californie pour "*mettre en pratique les idéaux rédempteurs du Parti libéral mexicain*" et "*y mener une vie libre et heureuse, sans maître et sans tyran.*"

21 mai : Signature du traité de paix entre les représentants de Díaz et ceux de Madero.



La junte du PLM en exil à Los Angeles

Anselmo Figueroa, Práxedes Guerrero, Ricardo Flores Magón,
Enrique Flores Magón et Librado Rivera

24 mai : La *junta* annonce qu'elle ne dépose pas les armes et continue la révolution. Perplexité parmi les troupes sur le terrain. À Tijuana, la situation est stationnaire, les hommes s'ennuient, les disputes et les déprédations continuent.

28 mai : Le groupe d'insurgés d'Emilio Guerrero arrive à Tijuana. Nouveaux conflits, parfois meurtriers, entre les hommes. Les désertions se multiplient.

30 mai : Pryce va à Los Angeles s'entretenir avec la *junta* des perspectives du mouvement. Comme celle-ci refuse la reddition, même sous conditions, il démissionne.

L'ÉPHÉMÈRE RÉPUBLIQUE

2 juin : En l'absence de Pryce, le commandement de la place de Tijuana est revenue à Louis James. Séduit par l'idée de Dick Ferris de créer une république indépendante de Basse-Californie, il persuade une partie de ses hommes du bien-fondé de cette idée et annonce sa constitution prochaine à la presse californienne, qui va faire ses gros titres dessus. Il part ensuite à San Diego convaincre Ferris d'en accepter la présidence. Mais ce dernier prend peur et décline l'offre.

3 juin : Louis James, pas découragé, fait confectionner à San Diego un drapeau pour la République indépendante de Basse-Californie : c'est une copie du drapeau US frappé d'une unique étoile. Au Mexique, le nouveau pouvoir accuse le PLM de trahison à la patrie. Alarmée, la *junta* envoie des émissaires à Tijuana rétablir l'ordre.

5 juin : Quand Louis James revient à Tijuana, il est accueilli par un comité d'accueil hostile. Les insurgés mexicains brûlent son drapeau et menacent de le fusiller. Il s'enfuit. Jack Mosby, désigné commandant de la place, tente de redresser la situation. Il ferme les saloons et les casinos mais, pour continuer à tirer de l'argent du tourisme, il organise une sorte de Wild West Show à la manière de Buffalo Bill. Il essaie également d'apaiser les conflits entre les combattants, mais n'y parvient pas. Emilio Guerrero et ses hommes repartent mener la guérilla dans la région d'Ensenada.

L'HALLALI

6 juin : Le gouvernement mexicain obtient l'autorisation de Washington de faire passer 1.500 soldats en territoire américain pour reconquérir la Basse-Californie.

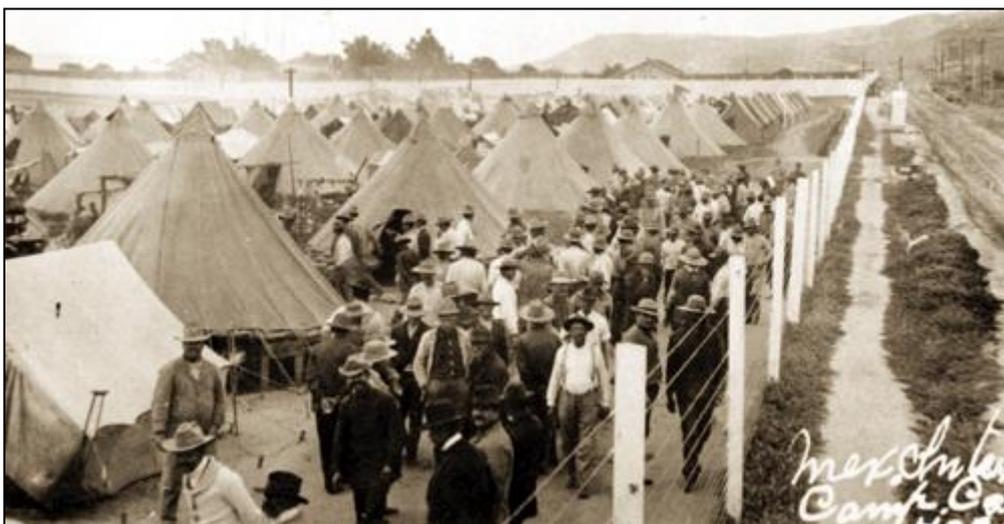
10-11 juin : Des combattants du groupe de Guerrero sont massacrés près de El Alamo.

13 juin : Des émissaires gouvernementaux rencontrent la *junta* à Los Angeles pour la convaincre d'abandonner la lutte armée. Refus catégorique.

14 juin : La *junta* est arrêtée par les autorités états-uniennes et inculpée pour violation des lois de neutralité.

18 juin : José Maria Leyva, passé dans le camp madériste, négocie la reddition de Mexicali au nom du gouvernement. Le nouveau commandant de la place, Rodolfo Gallegos, accepte. Les 150 combattants libéraux déposent les armes et sont indemnisés.

21 juin : À Tijuana, Jack Mosby refuse la reddition.



Prisonniers magonistes

Capturés par l'armée US après leur défaite à Tijuana, les insurgés sont parqués quelque temps dans un camp avant d'être libérés

22 juin : Le colonel Celso Vega, à la tête de 600 hommes, attaque Tijuana défendue par 200 insurgés. Les libéraux battent en retraite : les Indiens et les Mexicains se dispersent dans la nature, tandis que les Yankees se réfugient de l'autre côté de la frontière où ils sont désarmés par l'US Army et emprisonnés trois jours à Fort Rosecrans avant d'être relâchés. Moins d'une dizaine seront poursuivis, soit pour désertion de l'armée US, soit pour violation de la loi sur la neutralité.

CONTROVERSE: LA RÉVOLUTION MEXICAINE EST-ELLE COMMUNISTE?

**Guillaume Davranche,
avec David Doillon**

Au sein du mouvement ouvrier français, seul le courant libertaire s'est enflammé pour la Révolution mexicaine. Le rôle du Parti libéral et le contenu social de la révolution ont provoqué une vive controverse qui, à certains égards, préfigurait celle qui allait éclore quelques années plus tard au sujet de la Russie.



Le drapeau rouge Tierra y Libertad flotte sur le bureau de poste de Tijuana.

Que collectiviser dans cette pauvre bourgade, dont la population a fui ?
Et quelles ressources en tirer pour financer la lutte ? Faute de mieux, le Bazaar Mexicano vend des cartes postales révolutionnaires aux touristes

La Révolution mexicaine a eu un retentissement important sur le mouvement ouvrier états-unien et, notamment, chez les syndicalistes révolutionnaires des IWW. Outre-Atlantique, elle a également eu un écho en France, écho cependant limité à la sphère anarchiste. Pendant plusieurs mois, la presse libertaire a été agitée d'une controverse sur les événements : la Révolution mexicaine était-elle, oui ou non, anticapitaliste ?

C'est Aristide Pratelle, un journaliste libertaire, polyglotte et passionné de politique internationale, qui, l'un des premiers, va souligner les aspects sociaux de la

Révolution mexicaine. Depuis 1907 déjà, il suivait avec attention la situation au Mexique et avait publié plusieurs articles dans l'hebdomadaire anarchiste *Les Temps nouveaux*. C'est lui qui a fait connaître, en France, le Parti libéral mexicain (PLM) et Ricardo Flores Magón.⁷

Le 26 novembre 1910, alors que le conflit vient de débiter, Pratelle écrit :
“Ceux qui luttent si courageusement contre la tyrannie porfiriste ont toutes nos sympathies. Souhaitons seulement que la Révolution Mexicaine, politique à ses débuts, prenne rapidement un caractère nettement économique et social.”⁸

Mais le Mexique est loin, et il est difficile de savoir ce qui s'y passe vraiment. La grande presse, notamment *Le Temps*, qui reçoit les dépêches télégraphiques avec 48 heures de décalage sur les événements, présente le conflit comme une lutte entre le régime de Díaz et les partisans du démocrate Madero. L'action du PLM est passée sous silence. L'extrême gauche ne prête qu'une oreille distraite à cette guerre lointaine dans un pays considéré comme arriéré.

Il faut attendre avril 1911, soit cinq mois après le début du soulèvement, pour qu'un article de Pratelle dans la revue *Les Hommes du Jour* excite l'intérêt des révolutionnaires français. En réalité les antiporfiristes ne sont pas unis, révèle-t-il et Madero est contesté par “un certain nombre de révolutionnaires libéraux.” Selon lui, “nous assistons pour la première fois à un réveil général du prolétariat mexicain qui lutte et meurt pour ses intérêts de classe.”⁹

Le Libéraire relève l'article de Pratelle¹⁰ tandis que *Les Temps nouveaux* publient plusieurs brèves sur le sujet. Enfin, le 20 mai, les deux hebdomadaires publient chacun un manifeste du PLM tiré de son journal, *Regeneración*, et adressé aux “Travailleurs du monde entier.”¹¹ Celui-ci provoque une vive émotion. Les révolutionnaires mexicains, affirme-t-il, “savent que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, et ne comptent que sur l'efficacité de l'action directe.” Ils n'ont “empoigné les armes pour élever aucun maître, mais pour briser les chaînes du salariat” et ont “la ferme intention d'exproprier la terre et

⁷ Pratelle, “Les révolutionnaires mexicains”, *Les Temps nouveaux*, 12 septembre 1908.

⁸ Pratelle, “La Révolte des Mayas”, *Les Temps nouveaux*, 26 novembre 1910.

⁹ “L'Intervention”, *Les Hommes du jour*, 1^{er} avril 1911.

¹⁰ E. Duté, “Quelle révolution?”, *Le Libéraire*, 8 avril 1911.

¹¹ *Les Temps nouveaux* publient “Aux révolutionnaires et travailleurs du monde entier”, paru dans *Regeneración* du 29 avril, et *Le Libéraire* publie le “Manifeste aux travailleurs du monde entier” publié dans *Regeneración* le 8 avril.

les instruments de travail pour les remettre au peuple, c'est-à-dire à tous et à chacun des habitants du Mexique, sans distinction de sexe.”

Le Libertaire commente avec admiration:

leur cause est la nôtre, c'est celle de tous les déshérités, de tous les exploités. [...] Quel appoint formidable pour notre propre libération ce serait alors que celui de tout un peuple émancipé [...] ! Quel exemple pour les autres, quel splendide prélude pour l'émancipation générale!¹²

Au même moment, *La Bataille syndicaliste*, organe officieux de la CGT, fait l'éloge des révolutionnaires en armes.

ON FAIT TOURNER DES FEUILLES DE SOUSCRIPTION

Dès le 22 mai, des feuilles de souscription pour le PLM circulent dans l'assemblée de la Fédération révolutionnaire communiste (FRC), l'organisation anarchiste-communiste de l'époque. La FRC fait aussi imprimer 2.000 affiches double-colombier¹³, qui proclament haut et fort : “*La Révolution mexicaine est communiste*”, pas seulement démocrate et bourgeoise. Cela prouve que “*la révolution n'est pas une impossibilité, et que le communisme n'est pas une utopia*”, et cela doit donner confiance au prolétariat français. Avec une jubilation féroce, elle raille même les “*petits rentiers*” porteur d'obligations d'État mexicaines sur le point de partir en fumée. Et la FRC promet même, en grosses lettres : “*où nos amis mexicains rentrent les banques sont incendiées ; les prisons sont démolies ; les riches sont exécutés.*” On imagine difficilement la réaction du badaud à la lecture de ce brûlot à la violence débridée...

Une correspondance et un service d'échange s'établissent entre *Le Libertaire* et *Regeneración*, permettant de réduire le retard dans l'information. *Le Libertaire* consacre dès lors, presque chaque semaine, plusieurs colonnes à la Révolution mexicaine. Son enthousiasme est grand, à tel point que le journal voit des collectivisations et du communisme là où souvent il n'y a eu, en somme, que des opérations militaires. Les échos de la campagne de Basse-Californie, surtout, enflamment l'imagination des militants. Certains veulent s'engager dans l'armée libérale. Un courrier est envoyé à Los

¹² “Pour la Révolution mexicaine”, *Le Libertaire*, 20 mai 1911.

¹³ Affiche de 90 x 126 cm.

Angeles, pour demander si le PLM paierait le voyage. La réponse est évidemment négative.¹⁴



Une affiche de la FRC

Fin mai 1911, les anarchistes de la Fédération révolutionnaire communiste impriment 2000 exemplaires d'une affiche aussi violente qu'enthousiaste

En réalité, au moment où la FRC s'engage résolument derrière le PLM, elle ne se doute pas que ses espoirs de victoire sont déjà fortement contrariés. La nouvelle de la chute de Mexicali et de Tijuana est accueillie avec angoisse.¹⁵ Puis l'optimisme reprend le dessus. Tijuana est qualifiée de "défaite partielle"¹⁶. L'écrasement de la révolte en Basse-Californie ne doit pas faire oublier que – la FRC en est convaincue – un soulèvement prolétarien va l'emporter dans le reste du pays :

¹⁴ *Les Temps nouveaux*, 19 août 1911.

¹⁵ "Au Mexique : la révolution en peril", *Le Libertaire*, 15 juillet 1911.

¹⁶ "Au Mexique : la révolution continue", *Le Libertaire*, 22 juillet 1911.

C'est bien une révolution sociale, économique et nullement politique qui se poursuit seule, maintenant. [...] Une grande heure historique a sonné dans le monde : il s'agit de savoir si la société communiste, en puissance au Mexique, verra définitivement le jour.¹⁷

Le Libertaire est cependant le seul titre français à suivre avec autant de passion les événements mexicains. *Les Temps nouveaux* relaient de temps à autres des informations, mais émettent des réserves. *La Bataille syndicaliste*, qui suit les événements avec davantage d'assiduité, se montre plus enthousiaste. *L'Anarchie*, l'hebdomadaire des individualistes qui s'informe sur la Révolution mexicaine en lisant *Le Libertaire*, doute, lui, de la possibilité d'instaurer "la cité anarchique à coups de fusils"¹⁸. Côté socialiste, *L'Humanité* a suivi avec intérêt le mouvement révolutionnaire, mais elle fait quasiment le silence sur lui dès la signature de l'accord de paix entre Díaz et Madero. Aligné sur les positions du Parti socialiste américain, le quotidien de Jean Jaurès dénigre l'action des magonistes par la plume d'Antonio Fabra Rivas qui les qualifie d' "idéalistes" et d' "illuminés"¹⁹. Quant à *La Guerre sociale*, qui est de loin le plus important hebdomadaire à l'extrême gauche, elle n'évoque que très peu le Mexique.

Pour la FRC, qui considère que, "depuis le mouvement communaliste de 1871, le mouvement le plus important pour la classe ouvrière [...] est bien l'insurrection prolétarienne mexicaine"²⁰, la cécité de la presse de gauche et d'extrême gauche est révélatrice d'une inconséquence coupable. À quoi riment toutes les proclamations anticapitalistes si, au moment où une révolution sociale éclate, chacun détourne les yeux ?

CONTROVERSE INTERNATIONALE

Cependant, au niveau international, plusieurs journaux anarchistes mettent également en doute l'activité du PLM et contestent le caractère communiste de la Révolution mexicaine. C'est *La Cronaca sovversiva*, un journal libertaire italophone des États-Unis, qui déclenche la polémique en publiant, en juillet, un reportage

¹⁷ "Au Mexique : une heure historique", *Le Libertaire*, 19 août 1911.

¹⁸ *L'Anarchie*, 11 août 1911.

¹⁹ *L'Humanité*, 29 août 1911.

²⁰ "Au Mexique : Le communisme ou la mort !", *Le Libertaire*, 2 sept. 1911.

défavorable aux magonistes. Quelques militants italiens, qui ont visité Tijuana occupée par les forces libérales, en ont tiré la conclusion qu'il n'y avait là nulle révolution économique et sociale, mais uniquement une bande d'aventuriers et de cow-boys aux motivations douteuses.

Le Libertaire a vent de l'article et s'en indigne. Peut-être, ironise-t-il, ces messieurs s'imaginaient-ils trouver à Tijuana "une grande ville et une armée d'anarchistes les accueillant avec des hymnes anarchistes, et convaincus qu'il suffirait d'une semaine ou deux pour instaurer l'anarchie dans tout le Mexique."²¹

Peu après, *La Cronaca* publie une mise au point de son directeur, Luigi Galleani, qui affirme sa solidarité avec le PLM mais réitère ses doutes sur la possibilité d'une révolution communiste dans un pays arriéré comme le Mexique. Voilà bien "une conception d'intellectuel", lui rétorque *Le Libertaire*, « nous croyons, nous, que la meilleure éducation révolutionnaire se fait dans et par l'action de tous les jours ».²²

La polémique n'en reste pas là. Alors que deux autres journaux individualistes – *Il Novatore*, aux États-Unis, et *El Único*, à Panama – attaquent le PLM, en France même ce sont *Les Temps nouveaux*, qui prennent leurs distances. En septembre, cet hebdomadaire un peu pontifiant, animé par un Jean Grave vieillissant, publie une lettre d'un correspondant aux États-Unis affirmant qu'il est naïf de considérer "comme camarades quelques aventuriers agissant, les uns dans un but politique, les autres dans un intérêt tout à fait personnel". Le courrier est assorti d'un commentaire acide de Jean Grave à l'encontre des "camarades de Los Angeles qui, sans doute, prennent leurs désirs pour des réalités."²³

La semaine suivante, *Le Libertaire* contre-attaque:

Rappelons à Grave que tous les journaux anarchistes du monde entier – sauf deux, trois avec le sien – sont d'un avis contraire. Tous les principaux organes des pays suivants : États-Unis, Brésil, Argentine, Cuba, Portugal, Italie, publient de longs comptes-rendus [...] analogues à ceux que nous publions depuis quatre mois.

Et de citer notamment *Mother Earth*, *L'Era nuova* et *Cultura proletaria*²⁴.

²¹ "Au Mexique : Le communisme ou la mort !", *Le Libertaire*, 2 sept. 1911.

²² "Autour de la révolution", *Le Libertaire*, 9 septembre 1911.

²³ *Les Temps nouveaux*, 23 sept. 1911.

²⁴ "Au Mexique : pour le communisme", *Le Libertaire*, 30 septembre 1911.



Le “general” Jack Mosby (à g.) et son lieutenant Bert Laffin

Mosby est un ancien militaire, militant IWW. Après la reddition des insurgés, il sera condamné à une peine de prison. Il sera abattu alors qu’il tentait de s’enfuir pendant son transfert.

Les semaines suivantes, la polémique enfla, avec la publication par *Les Temps nouveaux* de deux textes mettant sérieusement en doute le caractère communiste du conflit. Selon leur auteur, la configuration de la Basse-Californie ne laissait pas d’espoir de victoire. Et l’enthousiasme au sujet du “*mouvement agraire*” des Indiens mérite un sérieux bémol. De son point de vue, celui-ci n’a rien à voir avec le “*véritable élément révolutionnaire*” qui serait même “*plutôt gêné par cet appoint indien qui semble, à première vue, grossir ses rangs*”. Ce n’est pas des Indiens, écrit-il, que “*surgira l’idée de progrès humain. Ils ignorent tout du monde moderne et ne peuvent être les pionniers d’une révolution sociale.*”²⁵ *Le Libéraire* concède que la situation en Basse-Californie n’était “*pas tenable*”, mais il réfute le jugement porté sur les Indiens.²⁶

Aristide Pratelle intervient alors. Lui qui, d’ordinaire, collabore aux *Temps nouveaux*, envoie au *Libéraire* une lettre de William C. Owen, le rédacteur de la page anglophone de *Regeneración* qui blâme l’“*indifférence*” manifestée par certains

²⁵ E. Rist, “La situation au Mexique”, *Les Temps nouveaux*, 30 septembre 1911.

²⁶ “Au Mexique”, *Le Libéraire*, 7 octobre 1911.

anarchistes à l'égard du PLM. Ricardo Flores Magón écrit ensuite directement au *Libertaire* pour le remercier de son soutien quand “certains, qui se disent anarchistes [...] cherchent toutes les occasions pour ridiculiser nos efforts, semer le doute et la méfiance entre camarades”.²⁷

Jean Grave ne lâche pas prise. Il publie le courrier d'un collaborateur de *La Cronaca sovversiva*, A. Cavalazzi, qui assure que “le Parti libéral mexicain n'a jamais été un parti libertaire”, citant pour preuve son programme de... 1906. Et le militant d'estimer qu'il est des pays qui sont trop arriérés pour le socialisme, donnant en exemple la Russie, où la révolution de 1905 a échoué²⁸.

Le Libertaire réplique aussitôt en affirmant “en savoir autant” sur le Mexique que le “camarade italien fixé aux États-Unis.” Et cite à l'appui la longue étude d'Aristide Pratelle parue dans *Le Réveil socialiste anarchiste* de Genève²⁹, mais aussi le quotidien *Le Petit Marseillais* qui a consacré un long article au mouvement d'expropriation et accorde un rôle majeur au PLM.

D'autres journaux, parmi lesquels *La Bataille syndicaliste* et l'hebdomadaire communiste libertaire *Germinal*, à Amiens, partagent le même avis³⁰. “Nous espérons qu'après cela, le camarade Grave ne refusera pas plus longtemps de se rendre à l'évidence”, conclue *Le Libertaire*³¹.

C'est, semble-t-il, le cas. Après une période de silence sur la question, *Les Temps nouveaux* changent de braquet et publient, en février 1912, un courrier plein de bon sens de Fernando Tárrida del Mármol, autre “observateur” anarchiste international. Il y rend hommage au “mouvement socialiste, expropriateur, nettement libertaire, dont le général Emiliano Zapata est le bras [...] et dont l'agitateur anarchiste Ricardo Flores Magón a été l'inspirateur et reste le cerveau.” S'il confirme que, malgré la défaite de Basse-Californie, le mouvement expropriateur se propage au Mexique, il invite cependant à la prudence vis-à-vis des informations tirées de la presse mexicaine. En effet, les exploits révolutionnaires sont systématiquement grossis par la presse réactionnaire qui veut mettre Madero en difficulté en donnant à

une bagarre les proportions d'un soulèvement populaire [...]. Certaines de ces exagérations sont invariablement reproduites et commentées avec gusto

²⁷ R. Flores Magón, “La Révolution mexicaine”, *Le Libertaire*, 28 octobre 1911.

²⁸ *Les Temps nouveaux*, 18 novembre 1911.

²⁹ “Au Mexique: chronique de la révolution”, *Le Libertaire*, 25 novembre 1911.

³⁰ “Le socialisme aux portes de Mexico”, *La Bataille syndicaliste*, 27 novembre 1911.

³¹ “Au Mexique: tout le pays en revolte”, *Le Libertaire* du 16 décembre 1911.

par Magón dans son vaillant organe *Regeneración*. Sans doute on peut le lui reprocher, mais pas avec trop d'aigreur, car il faut faire la part du feu, ne pas oublier que Magón doit soutenir des polémiques très vives avec des journaux dont la tactique consiste à refroidir l'enthousiasme des émigrés ou des Américains favorables à la révolution, en leur affirmant qu'elle n'existe plus.

Tárrida del Marmol conclut que, pour dénigrer autant le PLM, le correspondant des *Temps nouveaux* aux États-Unis doit avoir été abusé³².

Les Temps nouveaux semblent donc avoir rectifié leur jugement. Mais il n'en est rien. Deux semaines plus tard, Grave publie la lettre d'un autre correspondant aux États-Unis, R. Froment, qui persiste à dénigrer le PLM et accuse Ricardo Flores Magón de faire croire que Zapata est libertaire³³.

Le Manifeste anarchiste-communiste du PLM, publié dans *Le Libertaire* le 30 mars 1912, aurait pu clore la polémique. Mais Jean Grave est décidément mauvais joueur. Bien qu'il en reconnaisse le caractère "*entièrement anarchiste, d'un bout à l'autre*", il persiste à considérer ce manifeste comme "*une pièce contradictoire de plus*" à verser au dossier. "*Encore une fois, écrit-il, nous ne savons pas. Nous ne nous prononçons pas.*"³⁴

Pourtant, la controverse va vers son terme. William C. Owen, Ricardo et Enrique Flores Magón, exaspérés par la conduite de Grave, lui adressent un courrier saignant. Ils y dénoncent le "*coup de poignard*", les "*insinuations lâches*", les "*souçons jetés*" par son hebdomadaire. Les trois militants y répètent ce qu'ils ont déjà "*expliqué depuis longtemps et ad nauseam*": oui, le PLM a évolué vers l'anarchisme depuis 1908; oui, il revendique sa sympathie pour Emiliano Zapata, qui est un "*plus proche camarade que les révolutionnaires bavards des salons*". Jean Grave publie le texte mais ne bouge pas de sa position. Et ponctue la lettre des militants mexicains d'une méchante pique : "*Si, vraiment, le Mexique est en pleine lutte révolutionnaire, comment se fait-il que MM. Magón soient à je ne sais combien de centaines de kilomètres du théâtre de la lutte ?*"³⁵

³² Del Marmol, "La Révolution mexicaine", *Les Temps nouveaux*, 2 février 1912.

³³ R. Froment "Mexique", *Les Temps nouveaux*, 24 février 1912.

³⁴ "Mexique", *Les Temps nouveaux*, 30 mars 1912.

³⁵ "Sur le Mexique", *Les Temps nouveaux*, 20 avril 1912.

KROPOTKINE INTERVIENT

C'est finalement la grande voix de Kropotkine, théoricien universellement respecté dans le mouvement anarchiste, qui met un terme au débat. De Londres, le vieux Russe explique que la Révolution mexicaine est incomprise des révolutionnaires parce qu'il s'agit d'une révolution agraire, avec ses caractéristiques propres.

Des plaines, des campagnes paisibles, se méfiant (et pour cause) des étrangers, et – de temps à autre – tantôt ici, tantôt à vingt lieues à l'est ou au sud ou au nord de ce point, à sept, huit jours de distance, un autre village chasse les exploiters et s'empare des terres. Puis, vingt, trente jours après, arrive un détachement des soldats "de l'ordre" ; il exécute les révoltés, brûle le village, et, au moment où il s'en retourne "victorieux", il tombe dans une embuscade, d'où il n'échappe qu'en y laissant la moitié du détachement morts ou blessés. Voilà ce qu'est un mouvement paysan. Et il est évident que si des jeunes gens rêvant une campagne garibaldienne y sont arrivés, plein d'enthousiasme militaire, ils n'y ont trouvé que découragement. Ils y ont vite aperçu leur inutilité. [...] Malheureusement, conclue Kropotkine, les neuf dixièmes [...] des anarchistes ne conçoivent pas "la révolution" autrement que sous forme de combats sur les barricades, ou d'expéditions triomphales garibaldiennes.³⁶

Cette fois, Jean Grave s'incline. Il remercie Kropotkine pour sa mise au point et présente ses excuses aux frères Magón, assurant qu'il aurait aimé avoir ces renseignements plus tôt. Il voulait seulement éviter à des camarades de s'embarquer dans une affaire "*pas claire*". Désormais, *Les Temps nouveaux* changent vraiment de ton. Ils publient deux longs articles de Pratelle en faveur de la révolution mexicaine³⁷ et se montrent favorables aux zapatistes, soulignant même que Zapata "*invoque souvent le nom de Pierre Kropotkine, qu'il admire*"³⁸. *Regeneración* salue l'évolution des *Temps nouveaux*.

La polémique est finie, mais l'intérêt pour la Révolution va peu à peu diminuer. Jusqu'à la fin 1912, *Le Libertaire* continue, presque seul, sa chronique des événements. En août, il dénonce la condamnation à deux ans de prison de Ricardo

³⁶ "Rectification", *Les Temps nouveaux*, 27 avril 1912.

³⁷ A. Pratelle, "Causes et origines de la Révolution mexicaine", *Les Temps nouveaux*, 8 juin 1912, 15 juin 1912.

³⁸ R. Froment, "Mexique", *Les Temps nouveaux*, 8 juin 1912.

Flores Magón et de ses compagnons et reproduit une pétition, exigeant leur libération. En novembre, la pétition est publiée dans *Les Temps nouveaux*³⁹.

Avec le recul progressif du PLM de la scène mexicaine, les articles du *Libertaire* portent davantage sur les zapatistes, qui “paraissent être les seuls à conserver au mouvement son caractère de révolution sociale, bien qu’il soit à l’état latent un peu partout”⁴⁰. Quand, durant l’année 1913, la révolution prend l’aspect d’une succession de luttes de factions pour le pouvoir, le suivi des événements s’espace.

En mars, la polémique connaît un dernier soubresaut avec la publication, dans *Les Temps nouveaux*, de deux articles hostiles au magonisme et au zapatisme. Magón y est présenté comme un orgueilleux vexé d’avoir été supplanté par Madero et profitant de l’argent envoyé du monde entier pour faire vivre *Regeneración*, un journal “stérile et incohérent”⁴¹. Quant aux zapatistes, avant de parvenir au “véritable communisme anarchiste”, ils devront s’éduquer et suivre l’évolution des peuples européens⁴². Cette fois, *Le Libertaire* ne réagit pas. Il annonce, peu après, que sa chronique hebdomadaire, dont “nombre de camarades se sont fatigués [...] à cause de sa durée et de sa monotonie”⁴³ s’interrompt. Désormais, la Révolution mexicaine ne sera plus évoqué que de loin en loin, jusqu’en 1914.

Pendant la Grande Guerre, *Ce qu’il faut dire*, journal pacifiste libertaire fondé par Sébastien Faure, publiera, entre mai et septembre 1916, les analyses d’Octave Jahn, un militant français résidant au Mexique, alors en tournée de propagande pour la Maison de l’ouvrier mondiale, le premier foyer d’organisation anarcho-syndicaliste au Mexique. Mais en pleine bataille pour Verdun, les événements mexicains ne rencontrent plus guère d’écho. D’autant que, sous peu, une nouvelle révolution, à l’est cette fois, va attirer tous les regards.

³⁹ “Une Protestation”, *Les Temps nouveaux*, 9 novembre de 1912.

⁴⁰ “La Révolution Mexicaine”, *Le Libertaire*, 9 août 1913.

⁴¹ J. Humblot, “Les mouvements anarchistes au Mexique – Le magonisme”, *Les Temps nouveaux*, 1^{er} mars 1913.

⁴² J. Humblot, “Les mouvements anarchistes au Mexique – Le zapatisme”, *Les Temps nouveaux*, 15 mars 1913.

⁴³ “La Révolution mexicaine”, *Le Libertaire* du 26 avril 1913.

LE MANIFESTE DU 23 SEPTEMBRE 1911*

Dans *Regeneración* du 23 septembre 1911, la junte du Parti libéral mexicain en exil à Los Angeles rend public un appel au peuple mexicain. Dans le style ampoulé de l'époque, le texte synthétise ce que, depuis plusieurs mois, le PLM propose comme orientation révolutionnaire. Ce nouveau manifeste, remplaçant le programme réformiste de 1906 tombé en désuétude, ne fait qu'entériner l'évolution anarchiste communiste – bien que le terme ne soit jamais prononcé – de la direction du PLM.



Regeneracion du 23 septembre 1911

* TERRE ET LIBERTÉ! Signé à Los Angeles (État de Californie), États-Unis d'Amérique, le 23 septembre 1911. Ricardo Flores Magón, Anselmo L. Figueroa, Librado Rivera, Enrique Flores Magón, Antonio de P. Araujo. Traduction de 1911 par Jules Fontaine, correspondant des Temps nouveaux aux États-Unis. Retranscrit par Ronan (AL Lorient) et Rémi (AL Paris-Sud).

MANIFESTE DE LA JUNTE DU PARTI LIBÉRAL MEXICAIN AU PEUPLE DU MEXIQUE

MEXICAINS!

La junte du Parti libéral mexicain voit avec sympathie les efforts que vous faites pour mettre en pratique l'idéal sublime d'émancipation politique, économique et sociale dont le triomphe mettra fin à la lutte de l'homme contre l'homme, lutte dont l'origine est dans l'inégalité des conditions qui découle de la propriété privée. Abolir la propriété privée, c'est abolir toutes les institutions politiques, économiques, sociales, religieuses et morales qui forment le milieu dans lequel la libre initiative et la libre association des êtres humains sont annihilées, milieu qui force les individus, si ces derniers ne veulent disparaître, à se livrer entre eux à une concurrence frénétique et d'où ne sortent triomphants, non les meilleurs, non ceux qui se sacrifient, non ceux qui sont les plus richement doués physiquement, moralement ou intellectuellement, mais bien les plus audacieux, les plus égoïstes, les plus crapuleux, ceux au cœur de pierre, ceux qui placent leur propre bien-être au-dessus de toute considération de solidarité ou de justice humaines.

Sans le principe de la propriété privée, le gouvernement n'aurait pas de raison d'être. Il n'est là que pour empêcher les déshérités d'aller à l'extrême dans leurs revendications et leurs révoltes contre ceux qui ont accaparé toutes les richesses sociales. De même pour l'Église, dont l'objet exclusif est d'étouffer dans l'être humain l'esprit inné de révolte contre l'oppression et l'exploitation en prêchant la patience, la résignation, l'humilité, en comprimant les cris de l'instinct le plus puissant et le plus fertile par la pratique de pénitences immorales et cruelles ; cela enfin pour que les pauvres n'aspirent pas aux jouissances de cette terre et ne deviennent un danger pour les privilèges des riches, en promettant aux plus humbles, aux plus résignés, aux plus patients, un paradis situé dans un au-delà imaginaire.

Le Capital, l'Autorité, l'Église, voilà la trinité sombre qui fait de cette belle terre le paradis pour ceux qui, par la ruse, la violence, le crime, sont parvenus à enserrer dans leurs griffes les produits des sueurs, du sang, des larmes et des sacrifices de milliers de générations d'ouvriers ; mais qui en fait un enfer pour ceux qui, par leurs muscles, leur intelligence, labourent le sol, mettent les machines en mouvement, bâtissent des maisons et transportent les produits. Ainsi l'humanité reste divisée en deux classes dont les intérêts sont diamétralement opposés : la classe capitaliste et la classe

ouvrière ; la classe qui a la possession de la terre, des machines de production et des moyens de transport des richesses, et la classe qui doit avoir recours à ses muscles et à son intelligence pour son propre entretien.

Entre ces deux classes, il ne peut exister aucun lien d'amitié ou de fraternité, car la classe possédante cherche toujours à perpétuer le système économique, politique et social d'aujourd'hui, qui lui garantit la jouissance tranquille des fruits de ses rapines : pendant que la classe ouvrière fait des efforts pour détruire ce système d'iniquités et en élaborer un dans lequel la terre, les maisons, les machines à produire et les moyens de transport seront à tous.

MEXICAINS! Le Parti libéral mexicain reconnaît que chaque être humain, par le seul fait d'être né, a droit à tous les avantages offerts par la civilisation moderne ; car ces avantages sont le produit des efforts et des sacrifices continuels de la classe ouvrière.

Le Parti libéral mexicain reconnaît le travail comme nécessaire pour l'entretien de l'individu et de la société et que tous, sauf les vieillards, les infirmes, les invalides, les enfants, devraient se consacrer à la production de quelque chose d'utile pour la satisfaction de leur besoin.

Le Parti libéral mexicain reconnaît que le soi-disant droit à la propriété individuelle est un droit inique car il assujettit le plus grand nombre des êtres humains à peiner, à souffrir pour procurer l'aise, le luxe à un petit nombre de capitalistes.

Le Parti libéral mexicain reconnaît que l'Autorité et l'Église sont les soutiens des iniquités du Capital et, pour cette raison, la Junta du Parti libéral mexicain a solennellement déclaré la guerre à l'Autorité, la guerre au Capital, la guerre à l'Église.

Contre l'Autorité, le Capital et l'Église, le PLM a levé le drapeau rouge sur les champs d'action du Mexique, où nos frères se battent comme des lions, disputant la victoire aux légions de la bourgeoisie, soit celles des madéristes, reyistes, vasquistes, « scientifiques » ou d'autres encore... puisque toutes proposent simplement de placer quelqu'un des leurs comme premier magistrat de la nation, afin que sous sa protection, ils puissent faire leurs affaires sans aucune considération de la masse de la population mexicaine, d'autant plus que les uns comme les autres reconnaissent comme sacré le droit de la propriété individuelle.

Dans ces moments de confusion, si propices pour l'attaque contre l'oppression et l'exploitation ; dans ces moments pendant lesquels l'Autorité affaiblie, vacillante, sans équilibre, attaquée de tous les côtés par les passions déchaînées, par des tempêtes

d'appétit qui se sont fait jour, espérant se gorger immédiatement ; dans ces moments d'anxiété, d'agonie et de terreur de la part des privilégiés, les masses compactes de déshérités envahissent le pays, brûlent les titres et les actes officiels, s'emparent des terres de leurs mains créatrices et menacent de leurs poings tout ce qui était respectable hier... l'Autorité, le Capital et le Clergé.

Ils retournent la terre, jettent les semences et attendent avec émotion les premiers fruits du travail libre.

Ceci, Mexicains, sont les premiers résultats pratiques de la propagande et de l'action des combattants du prolétariat, partisans généreux de nos principes égalitaires, de nos frères qui portent un défi à toutes les oppressions et à toutes les exploitations en poussant un cri de mort pour tous ceux qui sont en haut, mais un cri de vie et d'espoir pour tous ceux qui sont en bas... "Pour la Terre et la Liberté!"

L'expropriation doit être poursuivie sans trêve et à tout prix, pendant que le grand mouvement continue. C'est ce qui a été fait par nos frères du Morelos, de Puebla, de Michoacan, de Guerrero, de Vera-Cruz, de la partie nord de l'État de Tamaulipas, de Durango, Sonora, Sinaloa, Chihuahua, Oaxaca, Yucatán, Quintana Roo et dans certaines parties des autres États comme a dû l'avouer la presse bourgeoise elle-même. Là, le prolétariat a pris possession des terres sans attendre qu'un gouvernement paternel daigne faire son bonheur, car il sait que rien de bien ne peut être attendu des gouvernements et que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Les premiers actes d'expropriation ont été couronnés de succès, mais ils ne doivent pas être seulement limités à la prise de possession des terres et des instruments servant à l'agriculture, il doit y avoir une prise de possession résolue de toutes les industries par ceux qui y travaillent, prise de possession des terres, des mines, des fabriques, des ateliers, des fonderies, des chemines de fer, des vaisseaux, des magasins et les maisons doivent être entre les mains de ceux qui les habitent sans distinction de sexe.

Les habitants de chaque région dans laquelle un tel acte de justice suprême aura été effectué n'auront qu'à se mettre d'accord, que tout ce qui est trouvé dans les magasins, les dépôts, les greniers, etc. sera placé dans un lieu dont l'accès sera facile pour tous ; là, des hommes et des femmes peuvent faire un inventaire exact de ce qui a été recueilli et peuvent calculer le temps que cela pourra durer vu les besoins et le nombre d'habitants qui en feront usage ; du jour de l'expropriation jusqu'à ce que la

première récolte ait été faite et que les autres industries aient livré leurs premiers produits. Quand un tel inventaire aura été fait par les ouvriers des différentes industries, fraternellement entre eux, ils comprendront comment ils doivent régler la production afin que personne ne soit dans le besoin pendant la durée de ce mouvement, et que ceux-là seulement qui ne veulent pas travailler mourront de faim, exception faite pour les incapables, les vieillards et les enfants qui ont le droit de jouir de tout.

Tous les produits seront envoyés au magasin général de la communauté où tous auront le droit de prendre ce qui leur est nécessaire pour la satisfaction de leurs besoins, tout en prouvant qu'ils travaillent dans telle ou telle industrie.

L'être humain prétend satisfaire ses besoins avec le moins de dépenses de forces possible: le meilleur moyen d'obtenir ce résultat c'est de travailler toutes les terres et les industries en commun. Si les terres sont partagées, si chaque famille en prend un morceau, il y aura un danger grave de retomber à nouveau dans le système capitaliste, puisqu'il ne manquera pas d'hommes aux habitudes louches et accapareuses qui pourraient en saisir davantage que les autres et, avec le temps, arriver à exploiter leurs semblables. À part ce danger, il y a le risque que si chaque famille travaille son petit coin de terre, elle aura à travailler plus qu'aujourd'hui sous le système de la propriété individuelle pour obtenir un résultat misérable. Mais si les terres appartiennent à tous, si les paysans travaillent en commun, ils travailleront moins et produiront davantage.

Certainement, il y en aura assez pour que chacun ait sa propre maison et un petit coin de terre pour son propre plaisir. Ce qui a été dit pour le travail des terres en commun s'applique au travail des fabriques, des ateliers et ainsi de suite.

Que chacun choisisse le genre de travail qui lui plaît le mieux, suivant sa constitution, ses goûts et ses penchants, pourvu qu'il produise suffisamment pour couvrir ses besoins et ne devienne pas à charge de la communauté.

En opérant de la manière indiquée plus haut, c'est-à-dire, l'expropriation étant immédiatement suivie par l'organisation de la production, organisation sans maîtres et basée sur les besoins des habitants de chaque région, personne ne souffrira du manque du nécessaire, malgré le mouvement armé qui se continue, jusqu'au moment où ce mouvement étant terminé avec la disparition du dernier bourgeois et du dernier agent de l'autorité, toutes les lois qui soutiennent les privilèges ayant été abolies, tout ayant été placé entre les mains des travailleurs, nous nous rencontrerons dans un embrassement

général et célébrerons avec des cris de joie l'inauguration d'un système qui garantira à chaque être humain le Pain et la Liberté.

MEXICAINS! C'est pour cela que le Parti libéral mexicain lutte, et qu'une pléiade de héros versent leur sang généreux en combattant sous le drapeau rouge aux cris humains de "Terre et Liberté."

Les libéraux n'ont pas déposé les armes malgré le traité de paix passé entre Madero le traître et Diaz le tyran, malgré les offres de la bourgeoisie qui nous proposait d'emplir nos poches d'or. Nous avons agi ainsi parce que nous sommes convaincus que les libertés politiques n'apportent rien aux misérables mais aident seulement les chercheurs de places, et notre but n'est pas d'obtenir des fonctions ou des distinctions mais bien d'arracher tout l'avoir social des mains de la bourgeoisie pour le remettre entre celles des travailleurs.



Quant à ces différentes bandes politiques qui se disputent entre elles pour la suprématie, quelle que soit celle qui pourrait triompher, il en sera exactement ce qu'il en était sous le tyran Porfirio Diaz ; vu que pas un homme, si bien intentionné qu'il soit, ne

peut rien faire en faveur de la classe pauvre quand il se trouve au pouvoir. Cette activité-là a produit le présent chaos et nous, les déshérités, nous devons profiter des circonstances spéciales dans lesquelles se trouve le pays afin de mettre en pratique, et dès aujourd'hui, l'idéal du PLM.

Pour pratiquer l'expropriation, nous ne devons pas attendre que la paix ait été faite ; et alors, les approvisionnements auront été épuisés. Bien mieux, vu l'état de guerre dans tout le pays, la production aura été suspendue et la famine en serait la conséquence. Mais si nous menons l'expropriation et l'organisation du travail à bien pendant cette lutte, pas un ne manquera du nécessaire pendant ou après.

MEXICAINS ! Encore une fois, si vous voulez être libres, lutez seulement pour le PLM. Tous les autres vous offrent des libertés politiques quand ils auront triomphé. Nous, les libéraux, nous vous engageons à prendre possession immédiate des terres, des machines, des moyens de transport, des bâtiments, sans attendre qu'on vous les donne, ou qu'une loi le décrète ; puisque les lois ne sont pas faites par les pauvres, mais par les bourgeois qui ont grand soin de ne pas en faire contre les intérêts de leur caste.

C'est notre devoir, à nous, gens pauvres, de travailler et de lutter afin de briser les chaînes qui nous retiennent tous esclaves.

Laisser la solution de nos problèmes aux gens éduqués, aux riches, ce serait nous placer volontairement dans leurs griffes. Nous, les plébéiens, les déguenillés, nous qui ne possédons pas une pierre où poser notre tête, nous, qui subissons les tortures de l'incertitude, ne sachant jamais si le pain du lendemain sera là pour nos femmes et nos petits, nous qui, ayant atteint la vieillesse, sommes ignoblement renvoyés parce que nous ne pouvons plus travailler ; c'est à nous de faire de puissants efforts et des milliers de sacrifices pour détruire jusque dans ses fondations les plus profondes l'édifice de la vieille société qui a été une charmante mère pour les riches et une marâtre au cœur dur pour les ouvriers et les probes.

Tous les maux qui affligent l'humanité proviennent du système actuel qui force la majorité à travailler et à se sacrifier pour qu'une minorité de privilégiés puisse satisfaire leurs besoins et même leurs caprices tout en vivant dans l'oisiveté, l'aisance et le vice.

Les maux seraient moindres si le travail était garanti aux pauvres, mais la production n'est pas réglée pour la satisfaction et les besoins des ouvriers, elle ne l'est que pour ceux de la bourgeoisie. De là, les arrêts périodiques dans l'industrie ou la

réduction du nombre d'ouvriers. Pour mettre fin à tout ceci, il faut que les ouvriers prennent en main les terres et les machines afin qu'ils puissent régler la production en accord avec les besoins.

Le vol, la prostitution, les assassinats, les incendies volontaires, les tromperies sont les produits du système qui place les hommes et les femmes dans des conditions telles que, pour ne pas mourir de faim, ils se voient obligés de prendre là où ils peuvent, ou de se prostituer car, dans la plupart des cas, quoiqu'ils aient le grand désir de travailler, aucun genre de travail n'est à trouver ou bien il est tellement mal payé qu'il ne rend pas la somme nécessaire pour satisfaire les besoins les plus impérieux de l'individu et de sa famille. De plus, les longues heures de travail sous le système capitaliste d'aujourd'hui et les conditions dans lesquelles il est fait détruisent en peu de temps la santé de l'ouvrier et même sa vie. Les catastrophes du travail n'ont leur origine que dans le mépris avec lequel la classe capitaliste tient ceux qui se sacrifient pour elle.

Irrité comme l'est le malheureux par l'injustice dont il est la victime ; mis en colère par le luxe impertinemment étalé devant lui par ceux qui ne font rien ; frappé dans la rue par le policier pour le seul crime d'être pauvre ; obligé de louer ses bras pour un travail qui lui répugne ; mal rémunéré ; méprisé par tous ceux qui en savent plus que lui, ou par ceux qui, ayant de l'argent, se croient les supérieurs de ceux qui n'en ont pas ; n'attendant pour sa vieillesse que la plus noire misère et la mort d'un vieil animal jeté hors de l'étable comme impropre au service ; mis chaque jour dans l'inquiétude par la possibilité de se trouver sans travail ; forcé de regarder comme ennemis les membres même de sa propre classe car il ne connaît pas lequel d'entre eux offrira ses services pour moins que ce qu'il gagne, il est naturel que, dans de telles circonstances, des instincts antisociaux se développent et que le crime, la prostitution, la déloyauté soient les fruits inévitables du vieux système haï que nous cherchons à détruire jusque dans ses racines les plus profondes, afin que nous puissions en créer un à sa place qui soi d'amour, d'égalité, de justice, de fraternité et de liberté.

Debout ! vous tous, comme un seul homme. Entre les mains de tous se trouvent la tranquillité, le bien-être, la liberté, la satisfaction de tous les sains appétits. Mais nous ne devons pas nous laisser guider par des directeurs. Que chacun soit son propre maître, que le tout soit arrangé par le consentement mutuel des individualités libres. Mort à l'esclavage ! Mort à la faim ! Vive « Terre et Liberté » !

MEXICAINS ! la main sur le cœur, avec une conscience tranquille, nous en appelons formellement et solennellement à vous, aux femmes comme aux hommes,

vous conjurant de faire vôtre le bel idéal du PLM. Aussi longtemps qu'il y aura des riches et des pauvres, des gouvernants et des gouvernés, il n'y aura point de paix, et il n'est pas à désirer qu'elle soit, car une telle paix serait basée sur l'inégalité politique, économique et sociale de millions d'êtres humains qui souffrent la faim, l'outrage la prison et la mort pendant qu'une petite minorité jouit du plaisir des libertés de toutes sortes tout en ne faisant rien. En avant pour la lutte ! À l'action pour l'expropriation, avec l'idée d'en faire profiter tout le monde, et non quelques-uns. Ceci n'est pas une guerre de bandits, mais une guerre d'hommes et de femmes qui désirent que tous soient frères et jouissent des choses auxquelles la nature nous invite à goûter et de celles qui ont été créées par les muscles et l'intelligence de l'homme ; l'unique condition étant que chacun doit se livrer à un travail vraiment utile.

La liberté et le bien-être sont à notre portée. Les mêmes efforts et les mêmes sacrifices demandés pour élever un homme au pouvoir – c'est-à-dire un tyran – accompliront l'expropriation des biens que détiennent les riches. C'est donc à vous, de choisir. Ou un nouveau gouvernement c'est-à-dire un nouveau joug, ou bien l'expropriation salvatrice et l'abolition de toutes les oppressions religieuses et politiques ou de toute autre nature.

LE MAGONISME AUJOURD'HUI, UNE MÉMOIRE À SE RÉAPPROPRIER

**Raúl Gatica (Cipo-RFM),
avec Jocelyn Michard (AL Paris-Sud), depuis Vancouver (Canada)**

Ricardo Flores Magón est aujourd'hui honoré comme un des "grands hommes" de la Révolution mexicaine, mais son idéal anarchiste d'égalité économique et sociale est pudiquement omis. Certains groupes continuent néanmoins de s'en réclamer.



Graffiti du CIPO-RFM

Le peu de mémoire que la société mexicaine conserve de Ricardo Flores Magón est celle d'un personnage historique parmi tant d'autres, et encore. Des arrêts de bus, des rues et même des syndicats patronaux portent son nom, mais personne ne sait

plus réellement qui il était. Ses idées restent largement méconnues du grand public, ce qui représente un succès pour l'État, qui a tout intérêt à ce que la mémoire politique de Magón disparaisse. Les manuels scolaires, au Mexique, lui consacrent 3 lignes. Sa célébration vidée de contenu n'est pas sans rappeler, en France, le brigandage de la mémoire autour de Louise Michel, de Georges Orwell, ou la grande blague de la "lettre de Guy Môquet."

Mais cette mémoire manipulée par le gouvernement de Mexico est toujours entretenue par des groupes qui revendiquent sa vision politique et sa proposition organisationnelle. On le voit au niveau national, avec par exemple les zapatistes qui, comme Magón en son temps, utilisent la Constitution mexicaine pour justifier leur soulèvement. On le voit plus encore au niveau régional, dans l'État d'Oaxaca, d'où Magón était originaire. Il est même probable que jamais, depuis la révolution de 1910, l'influence de Magón sur les mouvements sociaux n'ait été aussi grande qu'aujourd'hui. Cette "renaissance" du magonisme doit beaucoup au Conseil indigène populaire d'Oaxaca-Ricardo Flores Magón (Cipo-RFM) qui, depuis la fin des années 1990, réalise un important travail de diffusion et d'éducation sur Magón, trouvant dans le magonisme l'inspiration pour mener ses luttes.

D'origine métisse et indigène – probablement mazatèque, l'un des 16 peuples de l'État d'Oaxaca –, Magón était imprégné des us et coutumes indigènes, qu'il défendait ardemment contre le pouvoir raciste, exploiteur et répressif du vieux dictateur Porfirio Díaz. Les pratiques sociales et politiques des communautés, comme l'assemblée, le mandat impératif, l'entraide, la participation solidaire, l'autonomie et autogestion communautaires, nourrissent sa pensée. Elles représentaient plusieurs centaines d'années de pratique libertaire, comme il l'exprima dans un article intitulé "Le peuple mexicain est prêt pour le communisme."⁴⁴ Le magonisme – terme que Magón réprouvait bien sûr de son vivant – inspire aujourd'hui encore certaines organisations communautaires et indigènes (dont le Cipo), même si la majorité fonctionnent dorénavant comme des partis politiques.

COMMUNISME INDIGÈNE

Avec cet héritage indigène et sa propre expérience forgée dans la résistance à la dictature, on peut dire que Magón était libertaire avant de lire les auteurs (Bakounine,

⁴⁴ *Regeneración*, 2 septembre 1911.

Kropotkine, Malatesta) et de partager leurs thèses. Par un cheminement propre, dans le contexte particulier du Mexique porfiriste, il est arrivé aux mêmes conclusions que les anarchistes européens : critique de la démocratie parlementaire et du principe d'autorité, besoin d'une gestion collective des terres et des moyens de production, fédéralisation de communautés autonomes, etc. Grâce à cela, Magón a inspiré également des fractions du mouvement ouvrier, des collectifs libertaires, et des organisations armées ou pacifistes.

Après le discrédit du marxisme-léninisme et des guérillas marxistes orthodoxes, et dans l'actuel contexte mexicain, néolibéral et répressif – qui rappelle en partie le porfirisme contre lequel se battait directement Magón – de plus en plus de gens trouvent dans le magonisme des idées et des pistes pour alimenter leurs luttes. L'importance même donnée aux moyens de communication par les insurgés d'Oaxaca en 2006 montre que l'esprit de Magón et de ce formidable journal de propagande et d'organisation que fut *Regeneración*, est bien vivant.

MAGÓN S'ADRESSE AUX FEMMES*

Quelques semaines avant l'insurrection, un article de Ricardo Flores Magón interpelle "la femme" sur un thème typique à l'époque : elle doit seconder l'homme qui prend les armes. Mais Magón développe également dans son article une critique féministe:

La catastrophe est en marche. Sa torche allumera l'incendie dans lequel brûleront le privilège et l'injustice. Camarades, ne craignez pas la catastrophe. Vous formez la moitié de l'espèce humaine, et ce qui touche celle-ci vous atteint aussi [...]. Si l'homme est esclave, vous l'êtes également.

Les chaînes ne font pas de différence de genre [...] L'horizon du destin des femmes se perd dans la noirceur de la fatigue et de la faim [...]. [Son] salaire est si dérisoire, qu'elle doit fréquemment se prostituer pour élever ses enfants, lorsqu'elle échoue à rencontrer un homme qui la prenne pour épouse sur le marché du mariage, une autre forme de prostitution sanctionnée par la loi [...] Dans ce siècle, la condition d'une femme varie selon son rang social, même si la tradition et la loi continuent à la subordonner à un homme.

Mineure éternelle [...] elle ne peut pas voter et ne peut pas être élue, et pour être autorisée à signer des contrats civils, elle doit posséder des biens matériels. [...] La solidarité est donc nécessaire, dans la grande lutte pour la liberté et le bonheur. [...] Votre devoir est d'aider l'homme, d'être avec lui quand il vacille pour lui rendre courage, de vous porter à ses côtés quand il souffre, pour adoucir sa peine [...]. Les chaînes de l'homme sont les vôtres. Ah ! Peut-être les vôtres sont-elles plus noires et plus infamantes encore [...].

* *Regeneración*, 24 septembre 1910